

13 - L'ÉVOCATION DE LA NATURE ABSENTE

Identifiée à la mère, la Nature demeure notre mythe premier

Nature et société

L'interprétation de la nature est une figure centrale, la plus importante sans doute de notre constellation mythique, car nous l'identifions à la mère. Son histoire cependant a varié considérablement avec les sociétés, leurs structures et leurs idéologies. Dans les religions animistes et polythéistes, elle est la référence unique et indivise de la vie, de la société et de la connaissance. Avec l'apparition du monothéisme, l'unité du monde éclate: la nature, identifiée à la matière est opposée à la transcendance spirituelle, de même que l'image de l'homme se scinde entre le corps et l'âme. Entre temps, la société indivise elle-même a éclaté, et l'individualisme a émergé comme une force et une valeur centrale.

Jadis les hommes avaient peur de la Nature, l'imploraient et tentaient par la magie de s'attirer ses bonnes grâces ou de limiter ses colères. Aujourd'hui, nous avons peur pour elle, peur de notre pouvoir sur elle. Notre rapport à la nature a toujours été imaginaire et relève de la sociologie ou de la mythanalyse, y compris dans son interprétation, ses émotions et son exploitation.

L'ancienne domination apparente de la nature sur la culture semble s'être inversée de nos jours dans un nouvel équilibre éco-technologique, en faveur de la logique sociale.

Le mythe de la bonne nature

La nature, même si elle peut être violente, destructrice et aveugle, passe généralement encore pour une référence de sagesse et de bonheur. Elle a le plus souvent été identifiée à la figure de la mère, qui engendre la vie, la nourrit et lui offre refuge. On oublie qu'elle peut tuer 30 000 hommes, femmes et enfants dans leur sommeil et sous les décombres d'un tremblement de terre en quelques secondes, comme en Turquie en 1999 et recommencer aussitôt et sans état d'âme en Grèce, à Taïwan et au Mexique. Au XVIII^e siècle, Jean-Jacques Rousseau a ainsi opposé la *bonne* Nature à tous les maux de la civilisation. Ce fut aussi l'époque du grand essor des sciences naturelles.

Agressée, conquise, maîtrisée, violée depuis le XIX^e siècle par les méthodes expérimentales et les technologies, la nature a aussi pris en occident une valeur littéraire et artistique, peut-être nostalgique au moment d'une nouvelle séparation. Bernardin de Saint-Pierre, notamment, disciple de Jean-Jacques Rousseau, s'est fait le chantre d'une Nature providentielle, à la fin du XVIII^e siècle. Il avait été en poste à l'Île Maurice et était convaincu que la Nature avait tout conçu pour la convenance des hommes. C'est lui qui admirait que la Nature ait dessiné certains fruits en quartiers, pour que l'homme puisse les manger plus

commodément. Dans ses *Études de la Nature*, il s'émerveille : *J'aime à me représenter ces premiers temps du monde, où les hommes voyageaient sur la terre avec leurs troupeaux, en mettant à contribution tout le règne végétal... Quel spectacle dut offrir la terre à ses premiers habitants, lorsque tout y était à sa place, et qu'elle n'avait point encore été dégradée par les travaux imprudents ou par les fureurs de l'homme!* Cette nature idyllique et nostalgique (*La nature est si bonne, qu'elle tourne à notre plaisir tous ses phénomènes*), il l'oppose aux *Maux de la Société*, et à la *Faiblesse de la Raison*; il cultive le *Sentiment de la Mélancolie* et le *Plaisir de la Ruine, des Tombeaux et de la Solitude* (*Les ruines où la nature combat contre l'art des hommes inspirent une douce mélancolie. Elle nous y montre la vanité de nos travaux, et la perpétuité des siens*). Chateaubriand, les poètes Chénier, Vigny ou Lamartine, mais surtout depuis, les Romantiques et les Impressionnistes ont abondamment renchéri. Nature mystérieuse, refuge onirique de Novalis, Hölderlin ou des Symbolistes, ou évasion du monde urbain, la *nature* demeure un pôle essentiel de notre image du monde, d'autant plus active dans notre imaginaire, qu'il s'agit d'une *nature absente*, vendue en images, en emballages plastifiés au rayon des fruits et légumes, ou en pots de fleurs pour nos balcons. Encore très présente dans les pays neufs, comme les États-Unis, le Canada ou l'Australie, elle y joue un grand rôle dans l'imaginaire collectif, mais elle est moins reconditionnée par le commerce urbain.

Nos paradis océaniques

Nous y situons imaginativement les paradis terrestres, océaniques ou tropicaux (à l'exemple de Gauguin, Jacques Brel, etc.). Nous évoquons des îles du tiers-monde, qui auraient échappé à la conquête du monde industriel. Les marchands de bonheur nous y vendent à forfait le sable, l'eau, l'air et le soleil originel, des instants intenses de réconciliation avec la nature et avec nous-mêmes. Les images et les textes des publicités nous séduisent facilement avec l'évocation mythique d'Adam et Ève heureux et innocents, buvant Coca Cola sous un palmier. Les cartes postales du paradis tropical nous font tous rêver. Et nous oublions la misère des populations autochtones de ces îles enchantées du tiers-monde, où des grillages et des gardes armés protègent souvent nos oasis de bonheur des agressions possibles des plus démunis confrontés à tant de luxe insolent. Retour au paradis terrestre, prix tout compris, pour une semaine ou deux: c'est particulièrement tentant, quand le froid ou la pluie de l'hiver tombent sur nos villes du nord, et que le harcèlement de la vie quotidienne, bien réel, ne nous lâche plus.

La nostalgie de la nature absente

L'essor rapide du commerce des plantes d'appartement, des arrangements floraux et d'arbres souvent à caractère tropical, des cascades d'eau dans les bâtiments publics et centres commerciaux, et des animaux exotiques, nous en dit long sur la nostalgie de la nature absente dans notre monde technique et sur son évocation mythique. Quelques éléments partiels peuvent l'évoquer dans sa totalité.

Le naturisme

Autre retour aux sources mythiques de la nature: le paradis des corps nus et du plaisir érotique. Le naturisme est devenu un secteur économique, un levier de relance pour des régions isolées des grands flux commerciaux. La pornographie aussi est devenue une activité économique majeure, capable d'assurer le succès commercial d'une zone urbaine ou d'une technologie de communication téléphonique ou numérique.

La nudité du corps, dans notre société urbaine, c'est souvent le seul vestige vivant de la nature, que nous retrouvons encore dans nos appartements. Ce qui favorise le voyeurisme, l'exhibitionnisme et quelques obsessions sexuelles. L'érotisation du système des objets de notre vie quotidienne, de la communication sociale (notamment la publicité) met en scène la nature originelle et créatrice, délicieusement apprivoisée dans un monde urbain artificiel, qui se définit souvent comme *anti-nature*, nature *dé-naturée*, ou nouvelle *nature urbaine*.

Techno-nature

On appelle aussi *techno-nature* cette nature transformée par la technologie, dont on dit qu'elle est issue. Une nature agro-alimentaire, paysagée pour le tourisme, ou placée comme un malade aux soins intensifs sous contrôle informatique (les réserves naturelles). Et on l'opposera aux symboles devenus dérisoires de la pêche et de la chasse, ultimes réflexes *sauvages* de l'homme urbanisé.

Les ersatz symboliques

Le commerce des aliments naturels avec des critères de contrôle de plus en plus exigeants, excluant les colorants et saveurs artificiels, l'essor des eaux de montagne, des restaurants diététiques ou végétariens, des médecines douces ou à base de plantes, la mode des résidences secondaires, la multiplication des objets en plastique et des matériaux de revêtement à décors "naturels", imitant les fleurs, le bois, la pierre, le gazon, les animaux, etc., l'invasion des chiens, chats, poissons, oiseaux, voire reptiles et autres animaux sauvages, le développement des zoos, jardins botaniques, aquariums, insectariums, biosphères, parcs animaliers, parcs naturels, les collections de minéraux, insectes, les décors

photographiques, les documentaires de télévision, les revues sur la nature, les jardins, les animaux, la pêche et la chasse, la vie sous-marine, les images des timbres postes et des billets de banque, l'alpinisme, la spéléologie, le développement des banlieues avec leurs jardins, le tourisme écologique, etc.: la liste est inépuisable des signes de la nature absente que nous recherchons et collectionnons systématiquement. Nous vivons en même temps la négation réelle de la nature et son remplacement par un vaste commerce d'ersatz, que symbolise on ne peut mieux la "croissance" exponentielle des plantes et fleurs en plastique, *plus beaux que nature*.

Naissance de l'écologie

L'écologie politique a pris son essor avec les écrits de Jean Dorst (*Avant que nature meure*, 1965), d'Ivan Illich (*Libérer l'avenir*, 1971, *Énergie et Équité*, 1973), le manifeste électoral de René Dumont, candidat aux élections présidentielles en France en 1974: *L'écologie, c'est un mot simple. Il veut dire que l'homme, comme toutes les espèces vivantes, est inclus dans un milieu qui comprend la nature, les autres espèces vivantes, les autres hommes et qu'il ne peut se permettre de détruire ce milieu sans se détruire lui-même*. Elle s'est institutionnalisée plus fortement dans le programme des *Verts-Parti Écologiste* pour un programme commun aux élections européennes de 1984, ayant notamment pour objectifs *la sauvegarde rigoureuse des espaces encore sauvages: parcs naturels, sites littoraux, marais, tourbières, rivières, eaux marines (...), la défense des animaux en remplaçant leur statut juridique d'objets meubles par celui de sujets de droit* (Roger Fischer).

Des partis politiques se consacrent à la défense de la nature

Cette défense de la Nature menacée a pris une tournure politique par l'amalgame entre gauchisme et écologisme. Le *Parti écologie 2000*, fondé en 1984 (Roger Fischer) sous le slogan *Liberté - Écologie - Convivialité* réunissait deux rêves, libertaire et environnementaliste, promouvant l'épanouissement d'un homme libre, convivial (*La convivialité*, Ivan Illich, 1973), pacifiste, autogestionnaire, pro-européen, dans une nature préservée. De fait, l'activation du mythe de la nature inclut aussi la préservation de l'homme lui-même, qui en fait intégralement partie, et qui apparaît aux écologistes comme un être menacé par l'exploitation capitaliste, par la violence politique, autant que la nature qu'il veut sauver. Ainsi sont promues notamment:

- La convivialité - *Vivre ensemble dans le respect les uns des autres, quels que soient la couleur de la peau, le sexe, la nationalité, le statut social, l'âge.*
- l'économie, comme *un moyen de libération de l'homme, non comme une fin.*

- Une nouvelle politique énergétique limitant le coût écologique: *réduction du gaspillage énergétique, notamment par la réduction des transports (surtout routiers) accompagnant la décentralisation industrielle et donc la déconcentration urbaine, une plus grande autonomie locale et régionale, la promotion des énergies renouvelables peu ou non polluantes, sous le contrôle des associations de consommateurs.*
- La fin de l'exploitation de l'homme par l'homme: *il n'est pas besoin d'être adepte de Marx pour la rejeter aussi radicalement que lui.*
- Une réduction du rôle de l'État: *Une société libre, écologiste, conviviale, comporterait tout d'abord le retrait progressif du domaine de l'État national de toutes les questions n'intéressant que les seules collectivités locales, départementales et régionales, à qui le pouvoir de décision et les moyens financiers correspondants seraient transférés. Elle comporterait ensuite, à tous les niveaux du pouvoir politique (local, régional, national), le transfert progressif du pouvoir de décision de l'ensemble des citoyens, soit directement quand c'est possible, soit par l'intermédiaire de leurs représentants élus, sous le contrôle des électeurs (après de larges débats, avec votes, sur les grandes orientations). Les pouvoirs exécutifs seraient ainsi progressivement ramenés à la seule gestion.*
- La recherche scientifique: *Elle doit être poussée au maximum, avec priorité aux technologies du futur (l'informatique, la robotique, la télématique, l'énergie, l'agriculture biologique, etc.), mais soumise aux Plans, sous contrôle des usagers et de leurs collectivités.*
- Une réduction de la sécurité sociale: *Elle est ruineuse, et pousse à une surconsommation de médicaments-gadgets produits par une industrie et distribué par un circuit commercial pharmaceutique scandaleusement prospère. Elle doit devenir facultative et modulée...*
- Une nouvelle attitude vis-à-vis du tiers-monde: *Pour qu'il puisse, par lui-même et conformément à ses caractères propres, se sortir du sous-développement, il convient de cesser le pillage et la déstructuration dont il est l'objet de la part des pays riches qui, en échange, ne lui fournissent guère que des armes, des automobiles de luxe et une aide 'humanitaire' insignifiante, hypocrite, déséquilibrante. Il faut remplacer tout cela par l'instauration de rapports humains et économiques conviviaux, c'est-à-dire égalitaires, complétés par une aide non déstructurante, en suivant les voies que nous indiquent déjà de nombreux organismes non-gouvernementaux.*
- La réduction du temps du travail pour lutter contre le chômage: *La réduction du temps et du revenu du travail s'accompagne du transfert compensatoire de tout ou partie du revenu supplémentaire du capital entre les mains des travailleurs. C'est cela ou rien.*
- Un refus de la notion de troisième âge: *Comment accepter de voir couper une vie humaine en tranches d'âge, dont deux 'non-rentables' encadreraient la troisième, seule 'valable'? Il n'y a pas plus de mutation brutale à 18 ans qu'à*

60 ou 65 ans. Il est inimaginable de fixer réglementairement un âge pour la retraite. Chacun doit pouvoir la prendre, progressive et proportionnelle, quand il veut...

- Une prise de position en faveur de l'Europe: *La concentration géographique des pays d'Europe méditerranéenne présenterait de nombreux avantages. En matière agricole, par exemple, les productions légumières, fruitières, viticoles qui y sont concentrées pourraient, au lieu de se trouver en concurrence, constituer une force économique importante.* Les écologistes sont généralement en faveur de l'Europe, pour favoriser la régionalisation, par opposition aux nationalismes d'État, et obtenir des solutions globales aux problèmes environnementaux, qui débordent les frontières.

Les verts

Depuis, des partis politiques importants se sont constitués (*Les Verts*), qui participent aux gouvernements de majorité au pouvoir en Allemagne, en France ou au Parlement européen, par exemple. L'idéologie politique s'appuie indiscutablement sur des arguments scientifiques convaincants, eu égard au développement durable et à notre survie sur la petite planète bleue si fragile où nous sommes isolés.

L'or sauvage

L'écologie s'est même alliée à l'économie marchande au nom de *l'or sauvage*. On a pris conscience de la richesse des espèces menacées, exploitées à court terme par les braconniers, - *l'homo economicus* est le plus grand prédateur de la nature et de ses espèces protégées - mais qui constituent à plus long terme des sources de profits essentielles au développement économique de plusieurs pays pauvres, notamment grâce aux retombées du tourisme. Une convention a été signée à Washington en 1973 pour tenter de contrôler la situation et éviter que tourisme égale terrorisme dans les milieux naturels: c'est la *CITES - Convention sur le commerce international des espèces de la faune et de la flore sauvages menacées d'extinction*).

Des associations de défense

La nature c'est vital (même pour l'économie). Quand on sait qu'un seul lion rapporte 162 000 francs par an à un pays comme le Kenya, on mesure mieux les risques économiques d'une altération des milieux naturels... rappelle Luc Hoffmann, chercheur en biologie et l'un des fondateurs historiques de l'organisation écologiste WWF (*L'Expansion*, 1999). Le *World Wide Fund for Nature* ne comptait pas moins de 4,7 millions d'adhérents de 96 pays en 1999, auxquels s'ajoutent les millions d'adhérents des autres organisations telles que la

BirdLife International, la société *Audubon*, *Greenpeace*, la *Fondation internationale pour la sauvegarde de la faune sauvage*, l'*Union internationale de conservation de la nature*, l'*Association de protection des animaux sauvages*, la *Ligue de protection des oiseaux*, etc. Ces organismes rassemblent ainsi au moins une dizaine de millions de fidèles de la Nature! Les institutions internationales ont établi à 100 milliards de francs le chiffre d'affaires annuel du commerce d'espèces sauvages de la faune et de la flore. C'est sans compter, bien sûr l'éco-tourisme et l'économie des parcs, jardins, fleurs, zoos, animaux d'appartement et la production des documentaires, livres, magazines et objets de substitution décorative. C'est donc à coup sûr à plusieurs milliards de milliards qu'on pourrait chiffrer l'importance du mythe de la *nature absente* dans le monde actuel ! Et cela sans compter l'économie qui repose sur la biodiversité. *La conservation de la biodiversité est progressivement devenue au cours des deux dernières décennies un objectif majeur pour les responsables politiques des principales nations du monde et pour ceux des organisations internationales. Cela résulte certes d'une large diffusion par les médias de l'ampleur des destructions actuelles, mais sans doute plus encore des pertes économiques considérables que constitue la disparition de nombreuses espèces végétales ou animales, par suite de leurs extraordinaires potentialités pour l'agriculture, l'élevage ou l'industrie (Le Grand Massacre, François Ramade, 1998).*

Éco-catastrophisme

Les périls que nous font courir les aliments industriels du bétail, et qui se traduisent par la *tremblante des moutons*, les *vaches folles*, les hormones et les antibiotiques dans la viande de bétail, la contamination par la dioxine de la volaille, et par le mercure ou la pollution des poissons et fruits de mer que nous consommons, la contamination de l'air que nous respirons, les dangers des matériaux d'isolation que nous utilisons dans nos maisons, la manipulation transgénique de nos céréales alimentaires de base, la pollution des nappes phréatiques où nous puisons notre eau de source: voilà de quoi nous inquiéter en effet et réactiver le mythe de la nature originelle que nous détruisons avec une dangereuse insouciance. C'est ce que nous disent les éco-catastrophistes, à la manière de Paul Ehrlich, l'un des fondateurs les plus connus de l'idéologie écologique, qui nous annonce la destruction inéluctable de notre planète en raison d'une démographie galopante, créant un degré extrême de pollution, des famines généralisées et la disparition des espèces vivantes. Le non-respect de la Nature sera sanctionné par la peine de mort. Le pari de Ehrlich, fait en 1980, et son discours ont sans doute été contredits par les faits, comme Julian Simon s'est plu à le démontrer (*The Ultimate Resource*, 1996). Il y a beaucoup de peur (salutaire) dans le discours écologiste, beaucoup de rêves politiques libertaires et d'analyses scientifiques conséquentes, mais aussi beaucoup de démonstrations

partielles, non corroborées par des faits vérifiables; et les rectificatifs réglementaires, scientifiques apportés aux dangers les plus menaçants ont permis jusqu'à présent un certain contrôle de la situation, voire des corrections majeures et des progrès dans la qualité de notre environnement.

Une révolte vertueuse

Beaucoup des nuances qu'il convient d'apporter à cette révolte vertueuse, tiennent à l'apport de la technologie elle-même pour détecter les effets négatifs de la pollution, les mesurer et les combattre, souvent avec un succès assez rapide et convainquant. Les scientifiques nous disent même, en 1999, que le menaçant trou dans l'ozone de notre atmosphère terrestre serait en régression, suite aux mesures prises par les gouvernements pour réduire la pollution industrielle et automobile. À tout le moins, le catastrophisme relève clairement de l'imaginaire mythique.

La gauche défend la Nature

Ce sont les militants de gauche qui sont aussi devenus souvent des militants écologistes. La carrière typique d'un Roger Fischer, militant de Mai 68, puis militant écologiste radical, ou d'un Daniel Cohn-Bendit, animateur provocateur de Mai 68 à Paris, puis leader des Verts en Allemagne et chef de file écologiste aux élections européennes de 1999, ne le démentiront pas. Le gauchisme et l'écologisme relèvent finalement du même mythe: *la nature et l'homme sont également exploités par le même État capitaliste*, armé de technologies et d'institutions assurant son pouvoir et le profit de la classe dominante par la force.

Le retour à des lois politiques *naturelles*?

Le concept politique de *convivialité* appelle un retour à des lois naturelles pour régir la société humaine. Le manifeste du *Parti Écologie 2000* évoque un nouveau contrat social à la manière de Jean-Jacques Rousseau, ardent défenseur lui aussi de la bonté et de la sagesse originelle de la nature, corrompue par la civilisation. La destruction de la Nature résulte en une déshumanisation. L'homme est partie intégrante du rêve d'un retour à la nature; et c'est donc la même lutte politique qui sauvera du même élan et par la même révolution la nature et l'homme. Et c'est ainsi que beaucoup d'intellectuels européens sont passés entre 1960 et 1990 du marxisme au gauchisme, puis à l'écologisme, au fil des utopies politiques.

Le drame familial

Tous les grands rêves renvoient à l'essentiel, à des valeurs et à des désirs fondamentaux. L'analyse des manifestes des mouvements gauchistes-écologiques, nous révèle une vision, une nostalgie d'un état de nature perdu, qui fait souvent penser à une vision archaïque, mais dont la lutte courageuse a touché l'opinion publique, créant une véritable efficacité politique

La trame d'un drame familial symbolique sous-tend le discours gauchiste-écologique. On y décèle, au premier degré, la douleur d'un enfant, face au conflit du couple Père - Mère. L'enfant prend parti contre le Père, identifié à l'État menaçant, exploiteur, armé de sa violence technologique et institutionnelle, en faveur de la Mère, victime innocente, identifiée à la Nature violée. Les fils - gauchistes et écologistes - se révoltent donc contre le père, l'État, dénoncent le meurtre symbolique et veulent sauver la mère, la Nature, contre ces mauvais traitements qui lui sont infligés. Il se sent menacé lui-même par le pouvoir du Père, car il se sent solidaire - partie intégrante - de la nature. Il revendique la restauration de l'ordre naturel, l'ordre de la mère, contre la violence de l'ordre paternel, celui de l'État.

Rétro-progrès

Le mythe a suscité à travers l'histoire bien des mouvements réactionnaires ou de frilosité, déjà à l'époque de l'apparition des machines industrielles créatrices de chômage, ou des chemins de fer qui allaient faire mourir les troupeaux de vaches dans les champs qu'ils traversaient. On parle alors de militants du "rétro-progrès". Le progrès est derrière nous et il faut revenir à l'époque d'un certain âge d'or de la nature. À partir des années 65 et pour une dizaine d'années - jusqu'au choc pétrolier qui a suscité le retour au principe de réalité, le rétro-progrès a eu beaucoup de succès. On parlait comme d'un but, d'une croissance économique *zéro* (*Halte à la croissance? Rapport du Club de Rome*), le mouvement hippie californien (*small is beautiful*) développait une idéologie de retour aux valeurs de la nature, du corps, de la liberté sexuelle, de l'artisanat, de l'autosuffisance économique des communes. Le mexicain Ivan Illich dénonçait la répression des institutions scolaires (*Une société sans école*, 1971), médicales (*Némésis médicale*, 1975) et du travail (*Le chômage créateur*, 1977), pour restaurer la responsabilité personnelle et les petits groupes communautaires, à l'échelle humaine. Après le rapport de l'équipe Meadows du MIT (*The Limits to growth*, 1972), le fameux Rapport américain de près de 800 pages publié en 1980 sous le titre *Global 2000* annonçait les dangers croissants de précarité pour l'espèce humaine, *si les tendances actuelles se maintiennent*.

Green-Peace

Le mouvement *Green Peace* est devenu le symbole international de la lutte organisée contre les États et les industriels, chaque fois qu'ils se font complices de la destruction de la planète. On voit bien le radicalisme politique où la logique de situation et la puissance organisée des pollueurs a entraîné *Green Peace*. Le mouvement puise lui aussi sa force de conviction internationale - et quelle force! - et sa légitimité dans le mythe de la nature originelle, qu'il faut sauver. Et ce sont souvent les mêmes militants qui adhèrent à *Green Peace* et à *Amnesty International*, deux institutions internationales majeures et, pourrait-on dire jumelles dédiées à la lutte contre la violence et l'exploitation faites aux hommes et à la nature, dans ce qu'on pourrait appeler *l'histoire humaine de la nature*, selon l'expression de Serge Moscovici en 1968, qui dénonçait une *société contre-nature* (1972).

John Cage et le *Power Flower*

Plusieurs mouvements culturels et politiques se rejoignent sur cette thématique de la redécouverte panthéiste ou radicale de la nature, en optant moins pour sa vulnérabilité que pour sa force créatrice bénéfique. Le musicien John Cage, héritier américain du mouvement *Fluxus*, du *Black Mountain College* et du *Power Flower*, disciple de Thoreau - adversaire déclaré de la *civilisation* -, admirateur de Buckminster Fuller, a choisi de se rallier à une philosophie panthéiste : *L'aspect de la nature dont nous avons aujourd'hui la notion – et cette notion est presque pénible – est que nous, en tant qu'espèce humaine, nous avons mis la nature en danger. Nous avons agi contre elle, nous nous sommes insurgés contre son existence. Alors, notre souci aujourd'hui doit être de la réinstaller dans ce qu'elle est. Et la nature n'est pas une séparation de l'eau et de l'air, du ciel et de la terre, etc., mais un 'travail ensemble', un 'jeu ensemble', de ces éléments. C'est ce que nous appelons écologie. La musique telle que je la conçois est écologique. On pourrait aller plus loin et dire : elle EST écologie . Il faut faire du monde entier une musique... Une musique qui permette d'habiter le monde . (Pour les oiseaux, 1976).*

Le naturalisme intégral

Le *naturalisme intégral* dont Pierre Restany a publié le manifeste artistique à la suite du choc émotionnel d'une découverte de la Haute-Amazone en 1978, réactive la source d'inspiration d'une nature originelle, et redéfinit son rôle dans la civilisation urbaine contemporaine : *Le Manifeste du Rio Negro rédigé en pleine forêt se réfère à un naturalisme intégral, discipline fondamentale de la pensée et méthode de recharge affective de la sensibilité, une réponse objective, synthétique, planétaire aux questions que l'art se pose sur son existence et sa*

fonction; une clé pour essayer de mieux voir les choses dans le chaos conceptuel présent, pour tenter d'apporter positivement le double bilan d'un siècle et bilan d'un millénaire, une redéfinition, enfin, du rapport nature-culture, à la lumière des cultures marginales en quête de leur propre identité . De cette nature, nous voulons croire à nouveau, à raison de son inaccessibilité, qu'elle est originellement une source de connaissance, d'énergie, d'émotion, de sensibilité puissante et salvatrice (création, séduction, refuge) comme une mère.

La divinité inconsciente de la Nature

Quelqu'un demandait: *Les Grecs croyaient-ils vraiment à leurs dieux?* Aujourd'hui, il est sûr que nous croyons encore dans notre inconscient à la divinité de la Nature, figure protectrice de notre Olympe contemporain, déesse de la vie, de la sagesse et du bonheur, déesse apaisante du repos et de la permanence, compensatrice nécessaire au rythme social agressif de la vie urbaine contemporaine. À preuve: ceux qui nous la vendent le disent explicitement, et le commerce va bien.

Il y a loin, de la nature redoutable et agressive que connaissent les pêcheurs pris par les tempêtes, ou les paysans qui lui arrachent leurs pommes de terre, sans parler des catastrophes naturelles, à ce mythe urbain de la nature salvatrice.

La popularité des explorateurs et aventuriers de la nature est encore là pour nous le dire, qu'il s'agisse du *monde du silence* du Commandant Cousteau nous révélant les fonds sous-marins inconnus, ou plus récemment l'explorateur québécois Bernard Voyer, qui s'aventure en marcheur jusqu'au pôle nord, puis jusqu'au pôle sud, avant de conquérir les sommets de l'Everest et de tant d'autres lieux extrêmes de la nature. Il reprendra peut-être le chemin des fonds sous-marins à son tour, pour marquer les quatre points cardinaux de son exploration jusqu'au-boutiste de la nature et des limites physiques de son propre corps. Ces aventuriers sont aussi des conteurs-nés, comme les anciens coureurs des bois, comme les grands navigateurs, pour raconter aux autres les merveilles qu'ils sont seuls à avoir vues et les épreuves qu'ils ont endurées dans la solitude.

Documentaires émerveillés d'une « autre planète » disparue

La multiplication des documentaires animaliers à la télévision sacrifie aussi à cet art de la narration familière. On nous y parle en effet de *la nature originelle, puissante, merveilleuse et inaccessible*; on nous montre au cinéma ou à la télévision des lieux où nous ne pourrions jamais aller, des animaux que nous n'aurons jamais la chance de voir, même en nous promenant en forêt en fin de semaine...

On nous y montre les merveilles de la planète perdue de nos origines.

Le cinéma Omnimax, des films documentaires, des installations virtuelles en trois dimensions d'artistes contemporains, nous font pénétrer dans des images de la nature, un peu conventionnelles, comme des cartes postales ou des icônes, ou comme des peintures du Douanier Rousseau, plus nature que la nature, condensant des signes symboliques, tels des gros papillons multicolores dans des jardins de fleurs paradisiaques, des prises de vue macro, où des insectes géants (*Microcosmos*, un film de 1996) évoluent dans des forêts d'herbes hautes comme trois étages, des tanières, où nous nous asseyons confortablement parmi une portée de jeunes loups, des fourmilières sur écran géant où nous nous promenons pour aller saluer la reine, etc.

Une célébration de la nature

La *célébration* de la nature, sous toutes les formes, alimentaire, médicale, culturelle, artistique, télévisuelle, politique, touristique, immobilière et *l'hyper-naturalisme* des images stéréotypées que nous en propose le discours social, ne sauraient tromper: plus la nature est absente de notre environnement urbain, plus le mythe en est renforcé et décliné sous toutes les formes possibles.

Plus vrai que nature

L'absence de la nature, qu'elle suscite de la nostalgie pour les uns, ou une aspiration à son dépassement par l'homme pour les autres, se traduit aussi par l'exagération de son expression ou par sa parodie.

Du côté expressionniste, le mouvement remonte aux tableaux de Claude Monet ou de Van Gogh, avant même qu'apparaisse le mouvement expressionniste, les fauvistes ou les peintres du *Blaue Reiter* allemand. La peinture chromo, aux couleurs et aux thèmes forcés, stéréotypés, genre biche au bord d'un lac de montagne avec coucher de soleil rougeoyant, ou avec brume au soleil levant, a donné lieu à une inflation de cartes postales et tableaux qui font penser à des ex-voto. Le *forcing* peut prendre aussi la forme de paysages réels peints ou sculptés in situ, ou d'interventions de type *land art*, à échelle grandiose, de champs d'éclairs grâce à un dispositif de 400 mats d'acier inoxydable (le magnifique *Lightning field* de Walter de Maria au Nouveau Mexique), ou d'interventions écologistes nostalgiques comme celles de l'argentin Uriburu, peignant des paysages urbains ou des animaux de zoo en vert ou colorant réellement en vert les canaux de Venise avec de la fluorescéine.

Para-naturaliste

La parodie s'exprime à son extrême avec l'artiste français Louis Bec, qui fonde au début des années 70 *l'Institut scientifique de recherche paranaturaliste, l'I.S.R.P.* Il conçoit des animaux dont les fonctions vitales, de respiration,

communication, alimentation, reproduction, etc. sont savamment détaillées selon le jargon et les planches anatomiques scientifiques usuelles, mais qui répondent à des paramètres de vie symétriquement opposés à ceux que nous connaissons, où le soufre, par exemple, (*Sulfobiologie*) joue le rôle de l'oxygène dans la *vraie* vie. Il faut avoir entendu Louis Bec prononcer une conférence paranaturaliste du plus grand sérieux, avoir vu ses animaux évoluer dans du soufre, ou ses animaux marins fabuleux se déplacer sur un écran d'ordinateur, pour ressentir toute la force créatrice du mythe de la nature derrière la parodie de l'artiste *zoosystémicien*, selon sa propre expression.

On ne saurait résister à la tentation de citer un extrait d'une conférence du Pr Louis Bec, au Festival d'Avignon en 1984, sur la *modélisation upokrimenologique*, où il *conjugue des activités fabricatrices, déclamatoires, symboliques, fantasmatiques, gesticulatoires, testiculatoires, avec des activités logiques, rationnelles, axiomatisables, etc.* Il ajoute: *Je taxidermise des concepts. Nous étudions le Mignumite Horospecie St Ludovicus Avenionis. (...) C'est un Upokrinoméne de belle taille dont les premiers éléments de taxinomie proximale le situent dans un site instable entre les glyptenchymiens, les ellitonniens, les uposopholes, les prokonos et les omoôaktonos. Des études de zoosémiotiques il ressort que c'est un organisme sémaphorique, bioluminophore, produisant des iconéphites (nuages d'images).*

Le bleu Klein

Une autre démarche, celle d'Yves Klein, tentait de saisir l'immatérialité quasi-transcendantale de la nature, à travers des expressions du vide, de l'air, de l'énergie, du feu, de l'or, du bleu du ciel, des monochromes et traces anthropométriques, qui se présentent comme autant d'images et de gestes quasi religieux d'initiation à l'essence même de l'univers, ou à la sublimation de la nature. Comme le rappelle Pierre Restany, les quatre éléments premiers de la nature sont la matière même du langage artistique d'Yves Klein.

La présence des thèmes de la nature est aussi forte dans l'art moderne et contemporain, qu'a pu l'être l'image de Dieu dans l'art des siècles qui s'en éloignaient à partir de la Renaissance italienne.

La pensée sauvage

L'anthropologie n'est pas en reste. Claude Lévi-Strauss, dans *La Pensée sauvage* (1962), tente de retrouver *la pensée à l'état sauvage*, qu'il associe aux formes animales, végétales et minérales. Il espère y retrouver la logique même du réel, consubstantielle à la logique de la *pensée sauvage*, puisque selon lui l'esprit humain est partie intégrante de la nature. Sans ce substrat universel de la *pensée sauvage*, présente à travers la diversité des langues et des cultures, Lévi-Strauss ne croit pas qu'on puisse expliquer la certaine adéquation entre le

langage et le réel, entre notre logique et celle du réel, qui nous donnent, selon lui, prise sur le monde. Cette *quintessence* sauvage, c'est le corollaire même, évidemment, de l'anthropologie structuraliste. Il fait penser, en termes naturalistes, au platonisme, aux *idées* des choses, substrats des simulacres de choses réelles, dans la caverne platonicienne. Alternative à l'idéalisme philosophique, ce recours à la nature et aux sciences naturelles se présente plus humblement que l'idéalisme philosophique. Il entraîne pourtant le plus souvent l'esprit humain vers la même ambition imaginaire d'accéder à l'essence des choses et à l'universalisme qui en découle.

Pour Lévi-Strauss, la nature, inclurait donc la pensée, dite alors *sauvage*, et obéirait à des lois universelles. Il est alors facile de déduire avec le structuralisme, qu'on y découvre une structure sociale et linguistique universelle.

Le mythe lévi-straussien

Sauf que le concept même de *pensée sauvage* relève du mythe de la nature et malgré tout l'appareillage de connaissances érudites de Lévi-Strauss, l'histoire et la sociologie de la connaissance nous montrent que l'image de la nature varie radicalement avec les cultures, les époques et les sociétés, que chaque culture est une cosmogonie, et que l'idée même de *sauvagerie* est un fantasme intellectuel, qui appartient à une histoire occidentale et urbaine, ce qui la relativise absolument.

Nous retiendrons surtout de cette curiosité intellectuelle parisienne le *recours épistémologique au mythe de la nature*, qui est fréquent dans le rationalisme occidental, même s'il y apparaît le plus souvent de façon implicite. Les notions même de bon sens, d'évidence, de lumière et d'obscurité, d'approfondissement, de lois naturelles, de sagesse de la nature, les analogies organicistes, vitalistes, voire physiques (la force des choses, le poids des idées, la causalité, la mathématique de la nature et de l'univers, etc.) en sont autant d'exemples qu'on pourrait multiplier à l'infini en analysant l'étymologie de nos concepts rationalistes. La fantaisie épistémologique de Lévi-Strauss a le mérite de l'explicitement totalement. Nous sommes face à un certain réalisme de l'idéalisme, si je puis dire. Pour Platon, il n'y a pas nécessairement de ressemblance entre l'idée de chien et son simulacre réel.

Un naturalisme ontologique

La notion de *pensée sauvage* de Lévi-Strauss recherche au contraire, présuppose une sorte d'authenticité ontologique de la logique, d'ancrage des idées des choses dans le réel même. Il passe du symbolisme au réalisme, promeut le naturalisme de la pensée, partie intégrante de la Nature, qui devient *de facto* le substrat réel de la pensée. Autrement dit, le monde des idées, l'*eidos* de Platon n'est autre que la Nature en soi pour Lévi-Strauss. Kant avait établi dans la *Critique de la*

raison pure une distance insurmontable entre les *noumènes* (l'en-soi) et les *phénomènes* que nous percevons et que nous pensons. Lévi-Strauss est un platonicien qui a lu Kant, mais qui est tenté au point d'y succomber par le rétablissement du lien de ressemblance, de production, entre noumènes (la Nature) et phénomènes. Ils sont consubstantiels, ils sont *de même nature*. Nous sommes loin d'un Nelson Goodman, qui écrivait: *Une image, pour représenter un objet, doit en être un symbole, valoir pour lui, y faire référence. Mais aucun degré de ressemblance ne suffit à établir le rapport requis de référence (...)* *Presque tout peut valoir pour presque n'importe quoi d'autre (Languages of Art, 1968)*. Il est très audacieux, pour ne pas dire étonnamment naïf de croire à un réalisme des idées et de la logique, plutôt que de s'en tenir plus humblement à un symbolisme des structures logiques et de notre représentation du monde. L'anthropologue structuraliste et mathématicien du réel, après moult détours savants et figures académiques sophistiquées, tente de nous entraîner avec lui, au terme de son oeuvre, dans la logique de la pensée *primitive*. Il est touchant, mais peu convainquant de découvrir que le désir lévi-straussien renoue avec le *primitivisme* qui l'a fasciné, et qui présuppose précisément dans beaucoup de cas que l'objet fétiche soit la réalité même qu'il représente. Enfoncer des aiguilles dans une poupée atteindra la personne même que représente cette amulette. Agiter l'eau, c'est faire tomber la pluie. Appeler l'esprit, c'est le rendre présent. Il ne peut refuser d'être là, car le mot qui le désigne lui est consubstantiel. La *pensée sauvage* inventée et promue après tant d'années de recherche anthropologique par Lévi-Strauss, n'est autre que... la *pensée primitive*, ou la *pensée magique*.

Le retour du primitivisme

Tandis que les sociétés se fragmentent et que le sens de notre aventure humaine se brouille, l'homme cherche éventuellement un retour aux sources. Le succès de masse d'une grande série télévisée américaine comme *Survivor* en témoigne, comme aussi une certaine nostalgie primitive dans les rituels de danse, dans la musique ou dans la généralisation du tatouage du corps chez les jeunes. Les phénomènes tribaux de bandes, y compris les bandes criminalisées qui se veulent hors la loi, ces nouveaux sauvages de la société urbaine, tels ces jeunes qui jouent les prédateurs dans les rues de Rio, ces pulsions de violence armée fréquentes chez des groupes intégristes américains, tout aussi bien, et de façon plus pacifiste que la mode de l'éco-tourisme léger ou extrême sont autant de symptômes d'une rébellion contre la civilisation trop policée, au nom d'une nature brute ou primitive plus authentique.

Certains parlent aussi de retour à une mentalité tribale de survie identitaire, à l'opposé des grands regroupements politiques et économiques, qui tendent aujourd'hui à dominer le monde.

La nature selon la science-fiction

D'une manière aussi forte, par l'évocation de sa perte, la littérature de science-fiction redonne aussi à la nature une valeur symbolique puissante.

Le meilleur des mondes d'Aldous Huxley évoque un rejet radical de la nature, dans son symbole le plus significatif : la conception *in vitro* de la vie dans une société à venir où la naissance naturelle des enfants serait interdite et déconsidérée comme un archaïsme vulgaire. Symétriquement, la société actuelle n'a-t-elle pas déjà pris toutes les mesures réglementaires, rituelles et scénographiques, pour nous épargner la vue de la mort, quand nos proches « nous quittent » et effacer l'idée même de la mort de nos consciences?

Soleil vert

Un film de science-fiction des années 70 dénonçait déjà cet exil de la nature: au moment de mourir, à la date décidée pour chacun par le *Grand Conseil* - la mort naturelle étant un archaïsme interdit depuis longtemps -, l'individu était conduit dans une sorte de salon funéraire, où on l'invitait à choisir un décor audio-visuel dans le catalogue du service public des pompes funèbres. C'est là qu'il pouvait enfin jouir d'un repos bien mérité, après une vie d'esclave travailleur, et s'allonger pour boire le poison fatal. Il mourait donc en découvrant sur grand écran, avec ravissement, un paysage de forêts, avec ruisseau et chevreuils. Cet univers naturel de carte postale, lui était présenté comme une vision du paradis qui l'attendait dans l'au-delà, les habitants de cette mégapole souterraine du futur n'ayant jamais rien vu d'autre que leur lieu de travail, coupé de toute nature; et cette vision accordée comme un privilège initiatique de préparation à la mort, constituait un plaisir suprême, pour celui qui, aussitôt mort, serait entraîné sur un tapis roulant et recyclé en plaquettes nutritionnelles pour les vivants ignorant l'infâme secret de fabrication de leur nourriture (*Soleil vert*, un film de 1973, États-Unis, réalisé par Richard Fleischer, d'après le roman de Harry Harrison, *Make room! Make room!*).